

Armand Mattelart, *La globalisation de la surveillance*, La Découverte, 2007

L'emploi de la photographie à des fins d'identification des détenus n'est autorisée par le ministère de l'Intérieur que depuis 1872. Jusqu'alors son usage était interdit même dans l'enceinte des prisons au motif qu'une telle mesure serait pour les détenus une « aggravation de la peine non prévue par la loi et un moyen de plus d'empêcher tout retour au bien ». La vague de répression qui suit la Commune de Paris (1871) amorce un tournant. Une circulaire de l'administration pénitentiaire décrète que « tous les prisonniers civils » et en particulier les individus condamnés pour faits insurrectionnels doivent être photographiés. Des milliers de prisonniers, hommes et femmes, sont mis en fiches.

Gérald Dittmar, *Histoire des femmes dans la Commune de Paris*, éditions Dittmar, 2003

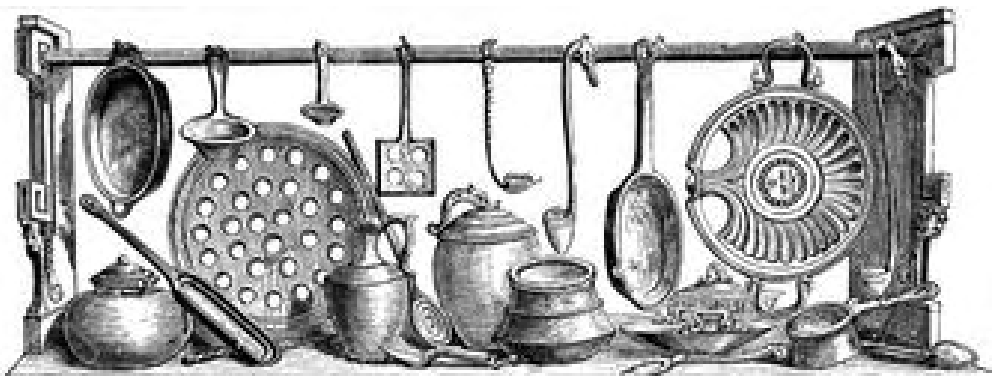
Quatre mille portraits photographiques de communards, sous forme de cartes de visite groupées dans des albums, ont été diffusés auprès de la police des frontières dès le début de la répression. Ce sont le plus souvent les seuls portraits qu'ils nous restent.

A mesure que les femmes sont arrêtées et alors qu'elles attendent leur condamnation, l'administration judiciaire versaillaise les fait photographier. Les séries de portraits de groupe aussi systématiques sont rares* ; on doit leur existence à la volonté versaillaise d'établir un fichier en vue de la répression.

* C'est peut-être même la toute première série de photographies de femmes dans l'histoire. Elle fut réalisée par Eugène Appert, déjà auteur de plusieurs portraits d'opposants politiques, qu'il assemblait ensuite en photomontages pour lesquels il est considéré, là aussi, comme un précurseur.

La plupart des femmes photographiées au camp de Satory à Versailles étaient des cantinières.

A l'occasion du 150e anniversaire de la Commune de Paris, c'est elles que nous avons décidé de mettre à l'honneur, en rappelant leur importance vitale durant ces 72 jours de lutte, de débats, de barricades, de festins, d'utopie...



Il ne s'agit pas de revendiquer un quelconque trophée au palmarès des répressions historiques, mais de mettre en lumière et à l'honneur, pour une fois, celles et ceux qui nourrissent nos luttes.

Tentative qui s'inscrit dans le sillage du premier Festival des cantines autogérées, rassemblement de nombreux collectifs solidaires autour de la cuisine collective militante qui s'est déroulé à la Parole errante (Montreuil - 93), du 30 septembre au 6 octobre 2019. Au terme de la semaine de débats qui accompagnaient les festins, l'intervention de Graines-pop des luttes, « L'utilité des cantines dans les luttes, de la Commune libre de Paris en 1871 à aujourd'hui », rappelait déjà les liens historiques entre la restauration collective solidaire, les cantinières de la Commune de Paris et la répression.

« Nous ne venons pas de nulle part, nos cantines populaires autogérées s'inscrivent dans une longue tradition de luttes et de résistances. Si la Commune libre de Paris a pu tenir 72 jours, c'est grâce aux cantinières. Il y avait bien sûr aussi des hommes, mais c'est essentiellement les femmes qui ont nourri les barricades. »

La deuxième édition du festival n'a pu se tenir au printemps 2020 comme prévu, mais dès les premiers appels de « Faisons vivre la Commune » à commémorer son 150e anniversaire, il est apparu évident de s'y associer avec un hommage aux cantinières.

C'est ainsi que l'annonce a été faite par Graines-pop des luttes aux Rencontres intergalactiques de la zad Notre-Dame-des-Landes en août 2020, afin d'inviter tous les collectifs qui le souhaiteront à participer à cet hommage.

l'écharpe rouge

n°1 – 7 mars 2021

pour le
150^e anniversaire
de la Commune de Paris

graines-pop des luttes
propose



Raymond Wason, « Le départ des fruits et légumes du cœur de Paris le 28 février 1969 », église St-Eustache

72 jours d'hommage aux cantinière·e·s solidaires

Quelques réunions, trop rares et trop restreintes pour cause de confinement-couvre-feu à l'automne dernier et en début d'année, ont permis à quelques militant·e·s actif·ve·s dans la restauration solidaire autogérée de réfléchir à la préparation d'un hommage vivant aux cantinières de la Commune de Paris... pendant (au moins) 72 jours de ce printemps 2021.

Que les cantines populaires soient un atout indispensable de nos luttes n'est plus à démontrer. Il est clair pour tout le monde en effet que les festins restent indépassables pour créer des liens, discuter, échanger des savoirs — trucs de cuisine, semences, recettes... — et transmettre des pratiques tout en s'auto-organisant pour la récupération de nourriture, la préparation des repas, le service et le ménage en collectif, le partage d'espaces... La cagnotte à prix libre est en outre un moyen classique de financer les collectifs de lutte.

D'ailleurs, l'histoire des cantines scolaires et des cantines ouvrières montre bien comment nos dirigeants s'emploient depuis des années à les démanteler, tant ils sont conscients du caractère à la fois stratégique et potentiellement subversif que peut revêtir la question de l'alimentation.

La création des tickets-restaurants (en sorte que les travailleu·se·rs ne mangent plus ensemble), la privatisation de la gestion des cantines par des grands groupes (Sodhexo, Elior...), la mise en place de la chaîne du froid dans les années 1980 sont autant d'exemples de leurs politiques. Le tout sous couvert d'hygiène, de modernité, de rationalisation, de progrès, ils osent même invoquer sans vergogne diététique, pédagogie, gastronomie et laïcité...

En fait, il s'agit toujours de hiérarchiser les tâches en cuisine sur un modèle militaire et d'imposer les circuits d'approvisionnement qui garantissent le monopole de l'agrochimie productiviste, pétrolo-dépendante et maltraitante, productrice de ravages environnementaux que les technolâtres prétendent maintenant 'solutionner' en quelques clics par l'hyper-numérisation du moindre brin d'avoine après celle des arbres, des moutons et de nos dossiers de santé. Bref, il s'agit de nous faire produire et avaler chacun des maillons de la chaîne si rentable des multinationales de la malbouffe.

Un tableau peu appétissant, où certaines problématiques paraissent très différentes de celles qu'eurent à affronter les cantinières de la Commune. Cependant, quelle que soit la situation *sanitaire* de ce printemps 2021, il

est certain que nous ne parviendrons pas à honorer leur mémoire par le quart des moyens nourriciers, solidaires et savoureux que nous avons envisagés, imaginés, rêvés... Nous voudrions par exemple...

> encourager la pratique des auto-réductions – y compris dans les magasins bio où, sous couvert de fonctionnement coopératif s'opèrent souvent les mêmes formes d'exploitation voire de maltraitance que dans la grande distribution –, en sorte de rendre « le bio accessible aux pauvres » pour organiser des cantines solidaires ♣ battre le rappel de militant·es plus âgé·es, spécialisé·es dans l'organisation de repas collectifs afin de se réappropriier les connaissances et de les partager ✱ diffuser la pratique de mutualisation des ustensiles et de la vaisselle, à l'exemple des quartiers populaires où le matériel collectif est conservé par une famille qui en a la charge ✱ reprendre les barbecues et les chorbas sur ronds-points inaugurés par les gilets jaunes, les Nuits debout et les occupations de places ♡ faire le lien inlassablement avec toutes les résistances à la gentrification des quartiers ☺ Soutenir ou impulser toute entreprise de recomposition des ceintures maraîchères autour des villes, l'agriculture urbaine, le maraîchage et l'horticulture des talus, la pratique des jardins ouvriers... ✱ organiser un ou des couscous géant(s) en mode auberge espagnole, dans les rues, sur des places... ☹ soutenir ou impulser et populariser toute initiative contre la malbouffe à l'école, dans les facs, les entreprises, les hostos, les prisons... ☹ animer des ateliers de récupération après-marché, tenir des tables d'échanges de graines et semences, installer des buffets solidaires, distribuer des paniers-repas partout où c'est nécessaire, le long des rues, d'un quartier à un autre ◇ ouvrir des framadate pour rencarder un maximum de pique-nique de printemps dans les parcs, squares, jardins publics... ✱ mobiliser des cantines volantes sur toutes les manifs, 8 mars, 20 mars, 21 mars... devant les CRA...

... liste évidemment non exhaustive, sachant que nous voulons décroïsonner au maximum, éviter les 'fractures' ville/campagne, province/métropole, centre-ville/banlieue, quartiers huppés ou "sensibles"... toujours attentif·ve·s à ne pas reproduire l'isolement qui fut une des causes majeures de l'échec de la Commune.

Donc abolir le parisianisme en rappelant les autres insurrections communalistes de 1871 à Thiers, Saint-Étienne, Lyon, Marseille, Le Creusot, Narbonne, la Martinique... En (re)nouant afin de les décoloniser les liens avec les 'DOM-TOM', avec ces territoires de bagne que furent l'Algérie, la Nouvelle-Calédonie, la Guyane...

26 août 2020 à 1/Ambazada, zad NDDL



l'écharpe rouge

mars 2021 – n°1° – le printemps des cantines solidaires

3 – 4

* Michèle Audin situe aussi le défilé des Prussiens sur les Champs au 1er mars, tandis que Victorine parle du 3 mars. Bon, bref, entre installation, campement et défilé, ça reste dans les premiers jours de mars. Quant à la scène ci-contre, *Se non è vera, è ben dipinta...* pas vrai ? (auteur non crédité)

MERCREDI 2 MARS 1871*

youpPpini !...

**le siège est fini,
les Prussiens sont partis !**

TANDIS QU'HIER...

Les statues de pierre de la place de la Concorde, voilées de noir par des mains inconnues, ne virent pas la souillure de Paris. L'Arc de triomphe de l'Étoile avait été barricadé et obstrué de telle façon que les Allemands n'y purent défilé. Le monument triomphal resta vierge de cette souillure.



PARIS APRÈS LE SIEGE. — Purification de la place de l'Étoile, après le départ d'un corps d'armée d'occupation prussien.

Depuis début février, le service ferroviaire a repris sur tout le parcours de la Petite Ceinture. Le ravitaillement est redevenu à peu près normal, sauf depuis Rouen, les trains étant encore obligés à faire de longs détours pour gagner Paris de ce côté-là.

« Les farines ont été les premières à faire leur apparition dans la capitale, des achats considérables ayant été faits par le Gouvernement sur tous les grands centres de la France et de l'étranger. » | Michèle Audin, « 1er février 1871, la vie du rail », in macommunedeparis.org

HISTOIRE DE LA REVOLUTION DE 1870-71. J. CLARETIE



Un rapide point d'histoire sur Paris au printemps 1871 s'impose afin d'extraire les cantinières de l'infamie alternative où elles semblent cantonnées – tantôt invisibles, oubliées, négligées, ignorées, tantôt clouées au pilori, immortalisées en série à l'encan de toutes les polices de LA France... vaincue.

Noter tout d'abord qu'elles sont les cantinières de la Garde nationale fédérée, dans le contexte d'une capitale déjà haussmannisée qu'un hiver de siège prussien vient d'affamer.

Si l'importance des femmes dans la Commune de Paris est peu à peu mise en lumière par des études

récentes, il n'est guère contestable que le rôle des cantinières dans l'organisation du ravitaillement et la gestion des ressources, en fait capital depuis plusieurs mois déjà, a été plutôt minoré dans l'ensemble des écrits — récits, témoignages, analyses... — sur le vif comme par la suite.

En plus des uniformes qui les désignaient d'emblée comme militantes du côté des Fédérés, le sexisme virulent, autoritaire et souvent criminel de l'époque pourrait suffire à justifier la féroce répression qu'elles ont subie durant la semaine sanglante. Mais on peut supposer aussi que les Versaillais, eux, avaient bien perçu leur importance stratégique dans le mouvement, renforcée par l'intensité d'un engagement que soulignent les témoignages de tous bords.

En fait, même si aucune étude ne semble leur avoir été précisément consacrée jusqu'ici, il n'est pas exact de dire qu'elles sont invisibles. Car elles surgissent, en groupe ou individuelles, au détour de chaque témoignage, récit, rapport, analyse... concernant la Commune. Dans un coin de la scène, à un moment ou un autre, il y a toujours une ou des cantinières, ou une cantinière-ambulancière, plus ou moins active, plus ou moins individualisée.



Tantôt pour servir à manger, soigner les blessés, les réconforter ou les transporter, récolter des fonds pour la cause, tantôt pour s'interposer entre les fusils et le peuple, crier « Vive la Commune ! » en tête de cortège pour Versailles, défiler avec les bataillons le jour de la proclamation, faire le coup de feu au coin de la rue, endurer un viol suivi de meurtre dans une cave, tomber sur la barricade...

Deux raisons peut-être à cette présence multiforme, à la fois forte et floue. D'abord de très nombreuses femmes de toutes classes se sont mobilisées depuis le siège, d'évidence, à "nourrir ceux qui ont faim" sans pour autant s'enrôler. Et, de même que la dureté du siège a frappé les esprits au point que les lettrés se sont soudain penchés sur des

questions qui ne les tracassaient guère jusque-là — le régime alimentaire des villes ou... des miséreux —, l'ampleur de cette mobilisation n'est pas passée inaperçue. On peut supposer alors que si on ne savait comment identifier précisément une femme, il était simple et 'normal' de la définir cantinière. Il semble ensuite que ce personnage, ce rôle, cette figure archétypale émerge pendant le siège, à l'instar de celle de la pétroleuse qui va lui succéder avec les incendies dès la fin mai. C'est en tout cas une identité féminine des plus typées, une femme du peuple énergique, farouchement opposée à Versailles, militante radicale, voire fanatique, exaltée... bref, dangereuse.

« Trois cantinières de cette garde nationale dont il suffira, bientôt, de porter le képi ou les godillots pour être collé au mur... » écrit Maxime Vuillaume quarante ans plus tard.

Mais à l'égal des godillots et plus encore que le képi, c'est la fameuse écharpe rouge que Louise Michel va dérouler si souvent, qui les identifie.



Parmi de nombreuses personnalités attachantes se dégage d'emblée celle de Nathalie Lemel qui, avec son collègue relieur Eugène Varlin et d'autres, avait fondé dès 1868 un restaurant coopératif. « La marmite révolutionnaire, où pendant tout le siège Madame Lemel, de la chambre syndicale des relieurs, empêcha tant de gens de mourir de faim, fut un véritable tour de force de dévouement et d'intelligence », rappelle Louise Michel.

Elle-même avait organisé avec sa mère et sa "sous-maîtresse" une cantine pour nourrir ses élèves pendant le siège à l'école où elle était institutrice. Mais si Louise Michel et Nathalie Lemel sont à ce jour les plus célèbres communardes immortalisées dans les fichiers de police, puis déportées en Nouvelle-Calédonie, ni l'une ni l'autre n'était en fait cantinière de la Garde nationale.

Deux 'authentiques' cantinières-ambulancières nous ont légué des écrits, Victorine B. et Alix Payen. Mais toutes deux ayant échappé à la répression, elles ne figurent pas dans la série des photos d'Appert.

Et si Victorine détaille précisément le menu habituellement offert à la cantine qu'elle tenait à l'Hôtel de Ville, on ne sait rien des menus de la Marmite, ni de la vaisselle, des ustensiles, du cadre, de l'hygiène, du service... Michèle Audin nous apprend juste qu'à la cuisine coopérative, qui compte quatre adresses au printemps 1871, « on a payé une cotisation (minime) et on paye ce qu'on mange ».

De même, on ne peut qu'imaginer ce que furent les séances de pose devant l'objectif d'Appert au camp de Satory. Sachant l'importance de l'uniforme, et de chacun de ses éléments, dont la signification s'est le plus souvent perdue. On peut cependant supposer que, tout comme la (modeste) solde versée aux hommes enrôlés dans la Garde nationale, se voir attribuer un vêtement neuf était pour les Parisien·ne·s d'alors un motif non négligeable d'engagement.

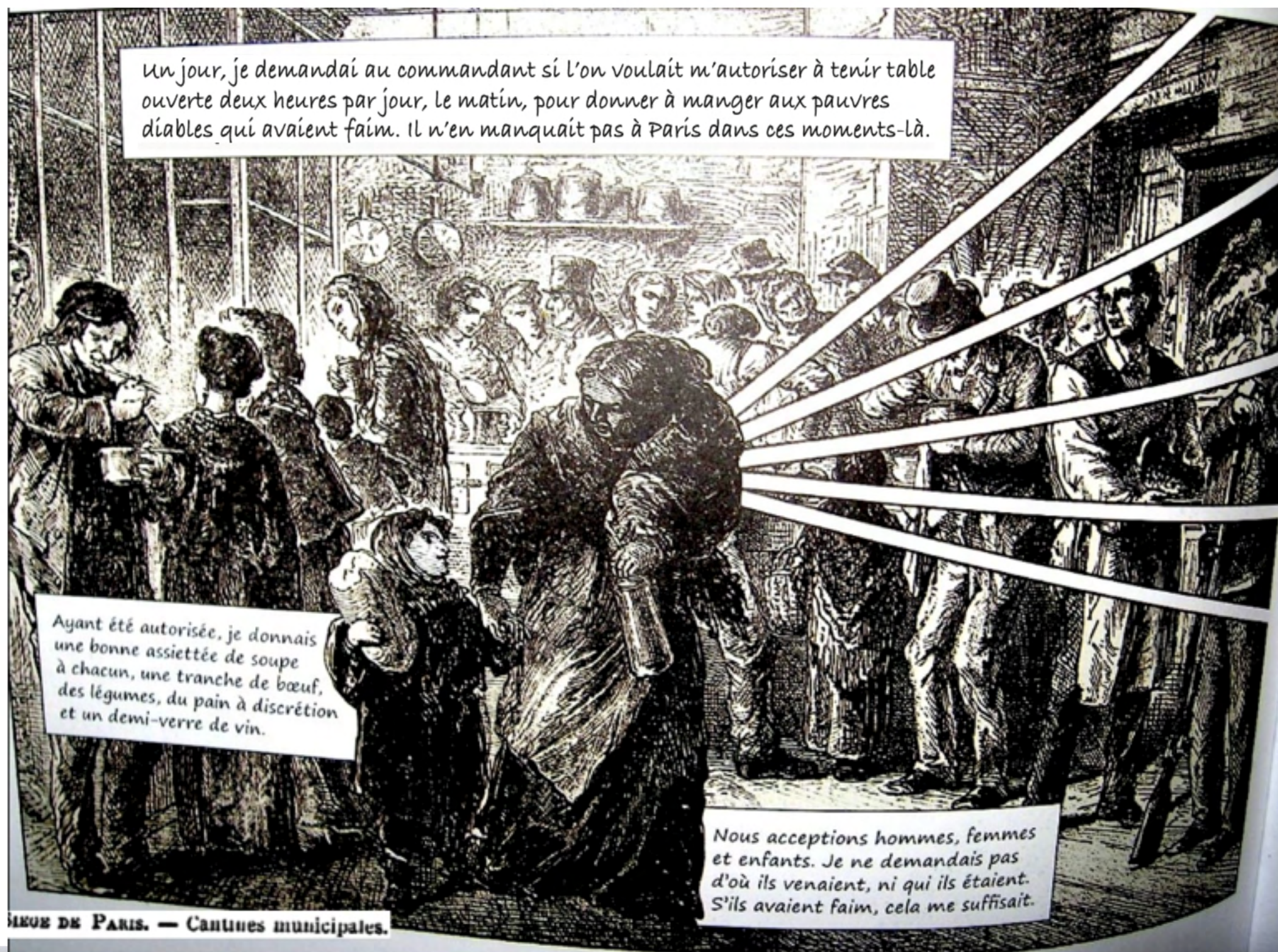
La fabrication des uniformes constituait en outre une source de revenus pour les nombreuses couturières de la capitale, les fameuses 'grisettes' dont, entre autres, une cinquantaine furent embauchées à l'église St-Pierre de Montmartre transformée en atelier de confection.

L'importance de la signification du vêtement dans le contexte du printemps 1871 n'est pas seulement politique et sociale mais peut-être aussi régionale, telle la coiffe de Nathalie. Dans un bel album de bande dessinée retraçant sa vie, Roland Michon et Laëtitia Rouxel font l'hypothèse que cette coiffe lui est enfilée de force pour la photo, et qu'elle ne peut s'empêcher d'ironiser sur l'habileté de faussaire d'une police (fraîchement devenue) républicaine qui veut faire croire que les détenues à Satory sont proprement et dignement traitées.

Si le fait de sortir 'en cheveux' était alors plutôt inconvenant pour une femme, la charlotte à gros ruban fièrement portée par Nathalie sur cette célèbre photo peut aussi bien évoquer une quelconque femme du peuple qu'une... 'petite Bretonne'. Or, « Ces femmes, dans une proportion notable, sont toutes d'origine provinciale. Pour les hommes, la proportion est moindre, mais tout de même très importante: l'insurrection de 1871 a été faite par des provinciaux. », remarque Édith Thomas un siècle plus tard, à partir d'une étude attentive des archives de la police de Thiers.

Importance des chevaux dans le monde du XIX^e siècle enfin, justifiant que l'uniforme de cette cantinière à cheval... sans cheval va jusqu'à l'autoriser à porter un pantalon. Querelle sensible et déjà fort ancienne, qui traverse tout le siècle et se prolonge au suivant, le port-du-pantalon-pour-une-femme dépasse de très loin la futile question de mode à quoi on pourrait le réduire. Tout comme les innombrables clichés dont on affuble si souvent lesdites grisettes... ou les cantinières.





Notre bataillon n'était ni organisé, ni habillé, ni équipé ni armé : parmi nous, il y avait des zouaves, des spahis, des turcos ; j'avais dans mon service un nègre, il était très bon garçon.

Quoi qu'en disent les malintentionnés, chez nous je n'ai jamais vu un homme ivre : dans notre salle et dans notre service, tout le monde s'est conduit dignement et respectueusement. | Victorine B., *Souvenirs d'une morte vivante, une femme du peuple dans la Commune de 1871*, Libertalia, 2017

ci-dessus, début de la citation de Victorine par Raphaël Meyssan, in *Les damnés de la Commune*, trois tomes, éditions Delcourt, 2019, mis en page sur une illustration de la cantine communale reprise de Jules Claretie, *op. cit.*

Les excès alcooliques pendant la Commune ne semblent pas non plus avoir été tels qu'on l'a prétendu, non sans intention idéologique : dans l'effervescence générale, les petits bleus à huit sous le litre ont certes concouru à griser plus d'un insurgé, les alcooliques internés à Sainte-Anne n'en ont pas pour autant été plus nombreux qu'avant guerre : de mars à juin, 191 sur 900 entrées en 1870, soit 21,2%, 156 sur 689 en 1871, soit 22,6%. [...] De septembre 1870 à juin 1871, 473 malades auront trouvé la mort à Sainte-Anne, pour la plupart de sous-alimentation. |

Michel Caire, « L'Asile Sainte-Anne au quotidien : sous les obus », *Nervure* n° 9, 1989, ><http://psychiatrie.histoire.free.fr/index.html><

Les sources

- 3-4. Jules Claretie, *Histoire de la révolution de 1870-71*, 1872, disponible sur siteweb de la BNF
- 5-6. Gérald Dittmar, *Histoire des femmes dans la Commune de Paris*, éditions Dittmar, 2003 (pour les uniformes des cantinières, dessinés « d'après nature par A. Raffet »)
- . Maxime Vuillaume, repris par michèle Audin, « Où en sont les Amazones de la Seine », in <https://macommunedeparis.com/2020/10/16/16-octobre-1870-ou-en-sont-les-amazones-de-la-seine/>
- . Victorine B., *Souvenirs d'une morte vivante, une femme du peuple dans la Commune de 1871* (première édition à Lausanne en 1909, puis Maspero, 1976), Libertalia, 2017
- . Louise Michel, *La Commune*, (1898), Stock, 1978
- . Roland Michon et Laëtitia Rouxel, *Des graines sous la neige — Nathalie Lemel, communarde et visionnaire*, Locus solus, 2017 (pour la séance de pose photo de Nathalie Lemel)
- . Alix Payen, *C'est la nuit surtout que le combat devient furieux*, Libertalia, 2020
- . Édith Thomas, *Les pétroleuses*, Gallimard, 1964
- . Louise Michel, *la rebelle*, 2008, film de Solveig Anspach, pour la déportation en Nouvelle-Calédonie

Toutes nos excuses à l'auteur-e de la superbe photo de l'Amazada à Notre-Dame-des-Landes (en pages 3 - 4) pour l'avoir rognée et reproduite en noir et blanc. Même ainsi, elle reste la plus représentative des réunions que la vie parisienne ne nous a pas permis de tenir hélas, en préparation de cet hommage aux cantinières de la Commune.



Ce premier numéro de *l'écharpe rouge* devrait être suivi de quelques autres — il reste tant à dire sur les cantinières, l'approvisionnement de la ville et la nourriture des Parisien-ne-s pendant les 72 jours... Sont en préparation (brouillon) un n° sur le matin du 18 mars, un sur les vivandières, ambulancières et-ou lavandières, un sur l'explosion de l'avenue Rapp, un sur les photos (+ ou - truquées) et autres images de la Commune...

Pour tout-e remarque, ajout, critique, correction, proposition...
grainespop@tutanota.com

et pour toute reproduction copyleft, à l'identique et non commerciale
à partir d'un pdf disponible en deux formats, 4 x A3 ou 8 x A4